

L'objet de cet ouvrage est la technique appréhendée comme horizon de toute possibilité à venir et de toute possibilité d'avenir.

Cette question paraissait encore seconde lorsqu'il y a dix ans, j'en esquissais les premières formulations. Aujourd'hui, elle traverse toutes les interrogations et son énormité s'impose à tous. Cela appelle un travail dont l'urgence est encore à peine mesurée malgré la vivacité des enjeux et des inquiétudes qu'ils suscitent, tâche de longue haleine aussi passionnante qu'elle devra être patiente et sera difficile, traversée d'une sourde, nécessaire et dangereuse impatience. Je veux ici avertir le lecteur de cette difficulté et de sa nécessité : à son origine même et jusqu'à maintenant, la philosophie a *refoulé* la technique comme objet de pensée. La technique est l'*impensé*.

Les *réactions*, immédiates ou médiates et médiatisées, « épidermiques » ou calculées, que provoquent les extraordinaires changements dont notre époque est le théâtre, et dont la technique constitue le facteur dynamique le plus puissant, doivent être *impérativement surmontées*. Le temps présent est emporté dans le tourbillon d'un sourd processus de décision (*krisis*), dont les mécanismes et les tendances demeurent obscurs, et qu'il faut s'efforcer de rendre *intelligibles* au prix d'un effort considérable d'*anamnèse* tout autant que d'attention méticuleuse à la complexité de *ce qui arrive* : les résultats présentés ici ne sont encore qu'une tentative aussi *tâtonnante* que *résolue* : le tâtonnement (avec la main qui le permet) est l'objet même de cette réflexion.

L'emportement du temps est d'autant plus paradoxal que, tandis qu'il devrait ouvrir à l'*évidence d'un avenir*, jamais l'imminence d'une impossibilité à venir n'a semblé si grande. Qu'un changement radical de point de vue et d'attitude soit requis suscite d'autant plus de réactivité qu'il est inéluctable. Ressentiment et dénégation sont des facteurs de pourrissement en même temps que des tendances irréductibles, que

Nietzsche et Freud mirent au cœur de leurs méditations voici un siècle. Jamais celles-ci n'auront été aussi diversement illustrées qu'aujourd'hui. Le lecteur saura donc que ces auteurs, rarement cités dans cet ouvrage, sont au point de fuite des perspectives que j'ai tenté d'ouvrir.

Je ne pourrai malheureusement pas dire ma dette auprès de tant d'amis et de soutiens rencontrés dans le cours de cette entreprise. Je tiens à exprimer du moins ma très profonde gratitude à Gérard Janel qui, professant à l'université de Toulouse-Le Mirail, avec la chaleureuse exigence que connaissent ceux qui ont eu la chance d'étudier sous sa conduite, m'a éveillé à la nécessité des retours (aux choses mêmes, à la métaphysique) et d'un *grand retournement*.

Je veux aussi remercier Madame Montet, Éliane Escoubas, Annick Jaulin, Madame Lévy Hébrard et Élisabeth Rigal dont les excellents enseignements résonnent ici vivement.

Jacques Derrida n'a pas seulement rendu possible ce travail par son œuvre, dont je risque une lecture qui tente de garantir sa fidélité en luttant avec (« depuis », « aux côtés ») et dans l'écart d'une *différance*) l'héritage fascinant qu'engendre l'autorité spectrale d'un maître – d'autant plus fascinant que celui-ci suspecte toute figure de maîtrise : l'immense *dévouement* de Jacques Derrida à la *possibilité de l'autre* n'est pas seulement l'objet de son discours et de sa méditation exemplaires, il commande un *style de vie*, une pensée de la vie et une vie de la pensée où, dans la relation aux étudiants, aux proches, à la sphère privée et à la sphère publique, l'auteur fait d'autant plus droit à son texte dans les faits de l'existence qu'il est vigilant quant aux limites de son autorité.

Sans l'accueil que me fit au Collège international de philosophie Jean-François Lyotard, sans le dialogue qu'il me permit ainsi, si généreusement, de nouer avec lui-même et d'autres que je remercie sans les nommer, des pas décisifs à mes yeux n'auraient sans doute pu être franchis.

De fréquents dialogues que j'ai entretenus avec Paul Virilio, Régis Debray et Antoine Dulaure ont grandement enrichi ce travail et m'ont procuré d'inappréciables encouragements.

Les amis sont souvent les plus précieuses incitations au travail. J'ai partagé avec Antoine Berman, Thierry Chapat et Michel Servièrre aujourd'hui disparus le souci et l'énigme de la mémoire qui habitent ce texte.

Catherine Malabou m'a encouragé et accompagné aussi bien dans le travail que dans les difficultés banales de la vie quotidienne, tout en engageant sa propre recherche. La tendresse nous a liés dans la visée de l'exigence philosophique, qui rassemble autant qu'elle ouvre l'aire des luttes, émulation féconde et menaçante que chante Hésiode sous le nom d'*Éris*, fille de Nuit. Jamais l'expérience de la *communauté du défaut de communauté* qui se tient magnifique et terrible au fond de ce que je tente d'explorer n'aura été si radicale qu'avec Catherine, dans le concept et le cercle amoureux, fût-ce pour conceptualiser, pour l'amour

du concept, ce qu'elle nomme aussi la fin de l'amour (en ces temps où la philosophie aura voulu « déposer son nom d'*amour du savoir* pour être savoir *effectivement réel* »).

Barbara et Julien Stiegler, mes enfants, ont dû supporter tandis qu'ils devenaient si grands la conception et la venue au monde de cette autre progéniture : un livre. Puisse cette époque accaparée leur avoir apporté aussi quelque joie, et l'objet final, enfin là, à présent derrière moi, que j'espère tourné vers un avenir qui n'est déjà plus le mien, leur apporter en propre quelque fruit.

Je remercie les étudiants qui ont assisté à mes cours et souvent contribué au mûrissement des thèses ici exposées, ainsi que la direction de l'université de Compiègne qui n'ignore pas l'urgence et la nécessité d'une rencontre de la philosophie et de la technologie : bénéficiaire reconnaissant autant qu'acteur dévoué, je tiens à saluer cette rare clairvoyance.

Enfin, j'exprime toute ma reconnaissance à Roger Lesgards, à Jacques Tarnero et à la Cité des Sciences et de l'Industrie : sans leur soutien, ce livre n'aurait pu être publié.

## Introduction générale

« Admettez-vous cette certitude : que nous sommes à un tournant ?

– Si c'est une certitude, ce n'est pas un tournant. Le fait d'appartenir à ce moment où s'accomplit un changement d'époque (s'il y en a), s'empare aussi du savoir certain qui voudrait le déterminer, rendant inappropriée la certitude comme l'incertitude. Nous ne pouvons jamais moins nous contourner qu'en un tel moment : c'est cela d'abord, la force discrète du tournant. »

Maurice Blanchot

La philosophie, à l'aube de son histoire, isole *tekhne* et *épistémè* que les temps homériques ne distinguaient pas encore. Ce geste est déterminé par un contexte politique où le philosophe accuse le sophiste d'instrumentaliser le *logos*, comme rhétorique et logographie, moyen de pouvoir et non-lieu du savoir<sup>1</sup>. C'est sur l'héritage de ce *conflit* où l'*épistémè* philosophique lutte contre la *tekhne* sophistique, dévalorisant par là tout savoir technique, qu'est énoncée l'essence des étants techniques en général :

« Chaque être naturel [...] a en soi-même un principe de mouvement et de fixité, les uns quant au lieu, les autres quant à l'accroissement et au décroissement, d'autres quant à l'altération [...] [tandis qu'] aucune chose fabriquée n'a en elle le principe de sa fabrication<sup>2</sup> ».

Aucune causalité par soi n'anime les étants techniques, et c'est depuis cette ontologie que la technique est analysée en termes de fins et de

1. F. Châtelet, *Platon*, pp. 60-61, Gallimard, « Idées », 1965.

2. Aristote, *Physique*, livre 2.